

## La der

Olivier Zuchuat, réalisateur

# Un matheux au cinéma par les planches

Boris Senff Texte  
Patrick Martin Photo

«**Q**uand je suis sorti du Cinéma Accattone, à Paris, un de leurs fameux bonbons à la réglisse dans la bouche, après avoir vu le film *Sans soleil*, de Chris Marker, je me suis dit: «C'est ça que je veux faire!» En 2000, le chemin d'Olivier Zuchuat allait encore bifurquer, dans le cinéma cette fois. Presque une habitude... Vers la fin de ses études de physique, le jeune Montreusien d'origine valaisanne - saviésanne pour être précis - ressent le besoin de s'évader en philosophie. «La physique, c'est d'une aridité folle, c'est le comble de l'abstraction, la mathématisation du réel à l'extrême.» Il terminera finalement ses études en lettres, avec la science dure comme troisième branche. «Le même jour, je pouvais passer d'un cours de cosmologie quantique sur les conditions de stabilité de l'Univers à un cours sur les existentialistes et l'être-là.» Alors qu'il s'apprête à rédiger une thèse mêlant ces deux centres d'intérêt, une nouvelle passion le happe: le théâtre.

Quand ce candide enthousiaste est saisi par une idée, il ne se contente pas de la réaliser en dilettante. Il fonce, il bosse, que ce soit pour se lancer dans une autre discipline ou refaire entièrement une salle de bains de ses propres mains. «Mon grand-père était maçon et j'ai souvent travaillé la vigne à Savièse avec ma grand-mère - une école de vie pour le rapport concret aux choses.»

Fort de sa découverte du théâtre, Olivier Zuchuat part bille en tête se préoccuper de ce qui se noue sur les planches, un domaine où les auteurs allemands - Bertolt Brecht et Heiner Müller - auront sa prédilection. Ses nombreuses collaborations, par exemple Gianni Schneider sur

*Le cercle de craie caucasien*, culmineront en 1998 avec le fameux metteur en scène Matthias Langhoff, ancien directeur du Théâtre de Vidy, dont il devient l'assistant à Paris. «Une rencontre qui m'a marqué. Avec Langhoff, le théâtre est aussi une chose très concrète: les techniciens jouent sur scène et les acteurs portent des éléments du décor.»

Mais la «diversité du monde» - terme qui revient souvent dans sa bouche - l'incite à quitter la scène pour se confronter plus directement au réel. «Au théâtre, je tordais les textes, j'effectuais des collages, pour interagir avec la réalité actuelle. Mais le théâtre résistait, je n'avais pas l'impression d'être en prise avec le monde.» Le cinéma documentaire lui tend les bras.

L'une des expériences fondatrices de sa jeunesse avait consisté, en 1991, à voya-

«J'ai souvent travaillé la vigne à Savièse avec ma grand-mère»

ger de Lausanne à New Delhi en passant par l'Iran, le Pakistan. «Au fond, je ne suis jamais revenu de ce voyage...» Ses films le feront repartir. Son premier essai cinématographique pour Attac (association pour la taxation des transactions financières), *Dollar, Tobin, FMI, NASDAQ et les autres...*, l'emmène jusqu'en Thaïlande traquer la folie des traders. «L'un d'entre eux regardait la grue de chantier en face de son bureau: il vendait quand elle se tournait au nord et achetait quand elle se tournait au sud!»

Issu d'une famille apolitique, Olivier Zuchuat a découvert sa fibre militante sur le tard. «Jusqu'à mes 25 ans, j'étais le scientifique qui faisait des excursions en montagne.» Dès 1996, il part travailler au Nicaragua avec des sandinistes pour élec-



## Carte d'identité

**Né le** 30 décembre 1969, à Genève.

### Cinq dates importantes

**1988** Etudes de physique à l'EPFL.

**1998** Assistant du metteur en scène Matthias Langhoff.

**1999** Le film *Sans soleil*, de Chris Marker, change sa vie.

**2002** Naissance de sa première fille, un 30 décembre aussi. Avec sa compagne, ils lui donnent une petite sœur en 2011.

**2004** *Djourou, une corde à ton cou*, son premier film professionnel, décroche un prix à Montréal.

trifier des fermes expérimentales. Ses films portent tous une dimension politique forte. *Djourou, une corde à ton cou* décrypte l'endettement des pays en développement par l'exemple du Mali. *Au loin des villages* l'emmène dans le sillage de la guerre du Darfour. «Dès que j'ai entendu parler de ce camp de réfugiés, je suis parti.»

Caméra à la main, il se frotte douloureusement aux questions éthiques quand il s'agit d'interroger des hommes dont toute la famille a été massacrée. Il utilisera l'argent des prix que récolte le film pour créer un centre de soins à la frontière du Tchad. Avec son dernier métrage, *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, il plonge dans un camp de rééducation où l'Etat grec envoya ses communistes à la fin

de la Seconde Guerre mondiale. La proximité des tournages est contrebalancée par la prise de distance du montage, spécialité professionnelle qu'il enseigne en France à la Fémis, l'Ecole nationale supérieure des métiers de l'image. «Pour chaque film, j'ai besoin de créer un dispositif dans lequel je lâche le réel. Avec le montage et son éthique, je crée des systèmes, une théorisation. On n'est jamais défrôqué de la physique!»

Sur les écrans: *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, Lausanne, Les Galeries. Projections en présence du réalisateur à Lausanne (Galeries, di 3 mars, 10 h 30), à Yverdon (Bel-Air, je 7 mars, 19 h) et à Sainte-Croix (sa 9 mars, 18 h) <http://commedeslionsdepierre.net>